



CENTRE
PHOTOGRAPHIQUE
ROUEN
NORMANDIE

Happy Valley

EVA
O'LEARY



DU 13
NOVEMBRE
2021
AU 12 FÉVRIER
2022

15 RUE DE LA CHÂÎNE, ROUEN
ENTRÉE LIBRE DU MARDI AU SAMEDI
DE 14H À 19H SAUF JOURS FÉRIÉS
WWW.CENTREPHOTOGRAPHIQUE.COM

Photographie : Eva O'Leary, « 2 faced girl », 2016, « Morning after », 2019, « Arni », 2014,
Happy Valley, 2014-2020. Cadrage de l'artiste. Graphisme : Léo Favier

PRÉFET
DE LA RÉGION
NORMANDIE

DRÔITS
CULTURELS

NORMANDIE

Rouen

Happy Valley EVA O'LEARY

Exposition du 13 novembre 2021 au 12 février 2022

« Happy Valley » c'est l'autre nom donné à State College, ville du centre de la Pennsylvanie, cet état situé à l'Est des États-Unis, près de celui de New York.

Figurez-vous la ville comme un immense campus, organisant toute son activité économique et sociale autour de l'université Penn State et ses 40 000 étudiants. Ici, dans ce territoire enclavé (il faut rouler plus de 3h pour atteindre une grande ville), la population est à 90% blanche et pour moitié âgée de moins de 35 ans.

C'est là qu'Eva O'Leary, aujourd'hui photographe, grandit. Elle y arrive à 3 ans alors que ses parents acceptent des postes d'enseignants en art à Penn State ; elle en part à 18. Bien que travaillant à l'université, ses parents choisissent de vivre en dehors de la ville, à distance de ce qu'ils jugent incarner l'Amérique *mains-tream* qu'ils abhorrent. Ils s'installent alors dans une zone rurale, de l'autre côté d'une montagne appelée « Skytop », surtout connue pour « The End Zone », un club de strip-tease attirant un cocktail d'étudiants et de camionneurs. Happy Valley, Skytop, End Zone : comme des noms de manèges dans un parc d'attraction.

L'enfance et l'adolescence passées dans la « vallée heureuse » sont ponctuées, tous les étés, des séjours dans l'Irlande natale de sa mère ; plus précisément dans une grange achetée à pas cher, là-haut dans une autre montagne, sans eau ni électricité, mais avec terre battue. Dans ces allers retours estivaux, Eva O'Leary veille à ne rien importer, ni accent américain dans la terre ancestrale, ni tonalités irlandaises dans le nouveau monde à la blondeur péroxydée.

L'adolescence est d'argile souple, alors la jeune fille parvient à se modeler à souhait. « Ce besoin de changer continuellement de forme m'a rendue hyper consciente des normes culturelles. C'était comme une tactique de survie ; j'y ai développé une sensibilité ex-

trême au langage corporel, à la dynamique sociale et au comportement des autres. »

Et puis, alors qu'elle a 14 ans, survient une année entière en Irlande. À son retour à Happy Valley, ses amies, rompues aux techniques de camouflage, se chargent de la « reprendre en main » à coups de fer à lisser et de soutiens gorges push-ups : relooking total pour lui permettre d'accéder à son tour aux fêtes du campus, où les violences larvées se révèlent. Penn State figure déjà en bonne place au top des « party schools », classement d'universités établi selon la consommation d'alcool et de drogues, le nombre d'heures étudiées et la popularité des fameuses fraternités et sororités. Les scandales liés aux abus sexuels et aux pratiques de bizutage feront ponctuellement la une des journaux.

De ses années adolescentes, des expériences vécues ou recueillies, des souvenirs consignés et des images à demi-oubliées, Eva O'Leary a reconstruit ce qu'elle nomme « sa cartographie ». Au territoire délimité par cette carte, elle a donné le nom d'*Happy Valley*, même si, parfois, le lieu de prises de vues déborde largement le cadre de la ville. Peu importe, ce ne sont pas des documents mais des images, ses représentations de l'envers de la vallée heureuse et de ce dont elle s'est fait le creuset.

C'est 2014, alors âgée de 25 ans et étudiante en art à l'université de Yale, qu'elle y revient pour tenter de faire image de ces fragments de carte éparpillés dans sa mémoire. « Les photographies sont autobiographiques et souvent fondées sur des souvenirs de mon enfance dans la ville – des scènes qui me dérangeaient – ou sur des observations que je n'avais pas su « traiter » sur le moment. Parfois, j'étudiais d'anciennes photographies et les comptes de réseaux sociaux des personnes avec lesquelles j'ai grandi, puis je remettais ces images en scène. » Elle trouve ses modèles dans

son entourage, ou le plus souvent, dans la rue. Pour les photographier, elle opte pour la chambre 4 x 5 pouces, cet appareil à soufflet qui appartient aux débuts de l'histoire de la photographie et qui déploie un certain cérémonial. Positionné sur trépied, il implique une conscience aigüe d'être photographié, un temps de pose dédié. « Pourtant, déclare-t-elle, le projet était plutôt intuitif : un mélange de mises en scène et de situations trouvées. Pour moi, la différence entre les deux n'est pas significative. »

À mesure qu'Eva O'Leary reconstruit le territoire qu'elle a connu enfant et adolescente, c'est l'image de la ville modèle et les fantasmes de l'Amérique américaine, ses *quaterbacks* et son *apple pie*, qui s'effritent encore un peu plus.

L'ensemble des photographies dégage à dessein une sensation de non appartenance, semblable – nous dit l'artiste – à celle qu'elle vivait alors que ses parents voulaient la maintenir hors de portée « des maux du capitalisme ». « En théorie, ça semble romantique ; en réalité, l'isolement donnait au monde extérieur une apparence d'étrangeté, tout devenait lointain et terrifiant. » La manière tranchante de la photographie emprunte aussi au vocabulaire de l'imagerie cosmétique, soit par sa précision, soit par son filtre flou et velouté. Les êtres semblent avoir troqué leur identité propre contre un corps générique, qui se reflète, avec force recours au maquillage et autres lustres, sous une puissante lumière solaire. En regard, Eva O'Leary s'attarde sur l'âge pré-adolescent et réalise des portraits de filles qui s'apprêtent, on le devine, à quitter l'enfance, à l'image de la vidéo *Spitting Image*, par laquelle elle documente littéralement la recherche de son image dans le miroir.

Initialement programmée en écho aux élections tenues aux États-Unis à l'hiver 2020, l'exposition présente une jeunesse américaine comme l'industrie des séries nous la raconte, plus ou moins crûment. À se pencher plus avant sur le miroir que l'œuvre nous tend, on y observe les enjeux – qui traversent générations et continents – de la représentation de soi dans une société normative, rythmée au son des notifications de *like*, de *followers*, et autres nouveaux amis.

L'ensemble ici réuni associe photographies et vidéos réalisées entre 2014 et 2020. Eva O'Leary, américano-irlandaise, née à Chicago en 1989, a obtenu une licence d'art au California College of the Arts en 2012 et un master à Yale School of Art en 2016. Elle a reçu la dotation Outset Unseen en 2019, le Grand Prix de la Photographie du Festival d'Hyères en 2018, le prix de la photographie contemporaine Vontobel en 2017, et a été nommée Foam Talent en 2014. Elle a exposé son travail à l'échelle internationale, notamment au CAFA Art Museum (Pékin), FOAM (Amsterdam), Villa Noailles (Hyères, France), l'Atelier Néerlandais (Paris), le Musée Benaki (Athènes) et Aperture Foundation (New York). Son travail a été présenté dans diverses publications, dont *ArtForum*, *Aperture*, *1000 Words* et *The New Yorker*.

INFORMATIONS ET VISUELS HD (CI-APRÈS) SUR DEMANDE

info@centrephotographique.com
15 rue de la Chaîne 76000 Rouen
T./ 02 35 89 36 96

CENTRE PHOTOGRAPHIQUE ROUEN NORMANDIE

15 rue de la Chaîne
76000 Rouen
Entrée libre. 14h-19h, du mardi au samedi.
T./ 02 35 89 36 96
inf@centrephotographique.com
www.centrephotographique.com

BIOGRAPHIE DE L'ARTISTE



Eva O'Leary, 2017. Portrait par Don Stahl

Eva O'Leary (née en 1989 à Chicago) est une artiste qui travaille principalement avec la photographie et la vidéo. Son travail navigue dans les systèmes structurels et sociaux qui perpétuent les idéologies et fantasmes du pouvoir et du contrôle au sein de la société américaine.

Elle se concentre plus particulièrement sur l'impact de ces idéologies sur les jeunes femmes et leur expérience du monde.

Son travail se nourrit directement d'éléments autobiographiques, utilisant ses propres expériences, souvenirs et journaux comme matière première.

Sa série *Happy Valley* prend place dans la ville campus de l'université de Penn State - State College, en Pennsylvanie, où elle passera enfance et adolescence.

Eva O'Leary a obtenu une licence d'art au California College of the Arts en 2012 et un master à Yale School of Art en 2016.

Elle a reçu la dotation Outset Unseen en 2019, le Grand Prix de la Photographie du Festival d'Hyères en 2018, le prix de la photographie contemporaine Vontobel en 2017, et a été nommée Foam Talent en 2014.

Elle a exposé son travail à l'échelle internationale, notamment au CAFA Art Museum (Pékin), FOAM (Amsterdam), Villa Noailles (Hyères, France), l'Atelier Néerlandais (Paris), le Musée Benaki (Athènes) et Aperture Foundation (New York). Son travail a été présenté dans diverses publications, dont *ArtForum*, *Aperture*, *1000 Words* et *The New Yorker*.

IMAGES DISPONIBLES EN HAUTE DÉFINITION

Envoi sur demande par email adressé à info@centrephotographique.com, les légendes mentionnées doivent obligatoirement figurer lors de toute parution. Aucun recadrage ne peut être appliqué aux images. 3 images au choix parmi les 7 ci-dessous peuvent être publiées libres de droit dans toute parution en lien avec l'artiste et l'exposition.



1 - Eva O'Leary, 2 Faced Girl, 2016, Happy Valley, 2014-2020.

2 - Eva O'Leary, Ami, 2014, Happy Valley, 2014-2020.



3 - Eva O'Leary, Morning after, 2019, Happy Valley, 2014-2020.

IMAGES DISPONIBLES EN HAUTE DÉFINITION (SUITE)



4 - Eva O'Leary, Leftovers, 2016, Happy Valley, 2014-2020.



5 - Eva O'Leary, Sophie (in my studio), 2019, Happy Valley, 2014-2020.



6 - Eva O'Leary, Pink Polka Dots, 2016, Happy Valley, 2014-2020.



7 - Eva O'Leary, Starbucks, 2018, Happy Valley, 2014-2020.

PROCHAINEMENT AU CENTRE PHOTOGRAPHIQUE

EVELYN HOFER, *New York*. Exposition du 25 février au 11 juin 2022



Première exposition française d'Evelyn Hofer (née en 1922 en Allemagne et décédée en 2009 à Mexico), elle retrace les années new yorkaises de « la plus célèbre inconnue de la photographie américaine ».

Dans les années 1950, la couleur commence à être considérée pour ses potentialités plastiques par les photographes, elle gagne graduellement en importance en tant que médium artistique, pour finalement connaître une véritable percée dans les années 1970. Evelyn Hofer, qui a vécu et travaillé à New York à partir de la fin des années 1940, (elle y réalise notamment des commandes pour *Harper's Bazaar*), connaît l'essor de la photographie couleur, dont la scène locale new yorkaise se saisit. Elle est ainsi l'une des premières à l'adopter et l'utilisera pour capter les scènes de vie urbaines qu'elle observe à New York.

La technique du dye transfer qu'elle utilise fascine encore aujourd'hui par son intensité exceptionnelle. Ce procédé d'impression sophistiqué, dans lequel les couleurs sont appliquées directement sur le papier à

l'aide de matrices, est devenu de plus en plus rare : le film Pan Matrix requis a été développé par Kodak en 1947 et produit jusqu'en 1994.

Réunissant cinquante tirages d'époque et modernes, l'exposition met en exergue le travail d'une photographe dont l'œuvre s'inscrit dans l'histoire de ladite Street photography, pratiquée chez elle avec une attention particulière pour les portraits posés d'habitants, postés devant les façades-décors comme disposées à l'attention de la photographe, au gré des rues de la ville-théâtre.

Exposition co-produite avec GwinZegal, Guingamp et la galerie m, Bochum, Allemagne

Images ci-dessus : Evelyn Hofer, *Queensborobridge*, New York, 1964 ; *UN International School*, New York, 1964. Courtesy Galerie m, Bochum, Germany

LE CENTRE PHOTOGRAPHIQUE ROUEN NORMANDIE



Exposition *À Fleur de monde, à propos du toucher*, mai-octobre 2021. Centre photographique Rouen Normandie.

Le Centre photographique Rouen Normandie, situé en cœur de centre ville, déploie en ses murs une programmation annuelle de 3 à 4 expositions, complétée par des propositions hors les murs, en partenariat avec des institutions régionales et nationales (lieux d'art, établissements scolaires, hospitaliers etc.) et un programme de résidences artistiques au sein d'un espace dédié situé sur la rive gauche de la ville.

Avec une programmation rassemblant des auteurs tels que Walker Evans, Stephen Gill, Amie Dicke, Charles Fréger, Marina Gadonneix, Marleen Sleuwits, Michael Wolf, William Klein, Eamonn Doyle, Dana Lixenberg, Géraldine Millo, le Centre photographique s'attache à montrer les différents visages de la photographie et de ses usages. Faisant se côtoyer figures historiques et artistes dits « émergents », le Centre photographique défend des propositions artistiques singulières, en prise avec les réalités du monde, au travers d'expositions pour majeure partie inédites sur le territoire français et proposant un panorama international de la création photographique.

Une politique soutenue de projets éducatifs, tant en milieu urbain que rural, et un programme riche de visites, débats, projections, ateliers de pratique photographique, d'écriture littéraire, de performances, viennent offrir au plus large public l'occasion d'appréhender autrement le monde de l'image (photographie et image en mouvement), de mettre au jour ses résonances avec d'autres formes d'expression artistique et ses ramifications dans la société. Lectures de portfolios, workshops et bourses s'y adjoignent pour un accompagnement des photographes professionnels, régionaux et nationaux.

Le Centre conduit également régulièrement des résidences photographiques avec pour territoire assigné la grande région de Normandie. Les artistes sont invités à porter leur regard sur un aspect de la région qui peut faire écho avec les enjeux à l'œuvre dans leur travail personnel. Chaque résidence est alors une rencontre entre une écriture visuelle, un cheminement conceptuel et les visages d'un territoire.

Le Centre photographique Rouen Normandie reçoit le soutien de :



Il est membre des réseaux :

